

The background of the cover is a painting of a woman in a yellow jacket and white skirt, looking back over her shoulder at a crowd of people in a dark, historical setting. The woman is the central figure, wearing a bright yellow jacket with a white ruffled collar and a long, flowing white skirt. She is looking back over her right shoulder towards the viewer. The crowd around her is rendered in dark, muted colors, with some figures wearing hats and coats. The overall style is that of a historical painting.

Anne-Sophie Silvestre

*Joséphine  
de  
Lavalette*

Avec le soutien du

**CNL**  
Centre national du livre

[www.centre-national-du-livre.fr](http://www.centre-national-du-livre.fr)

Extrait de la publication

A dark horse, possibly black or dark bay, is shown in profile, facing left. It is wearing a dark halter with a metal ring. The horse is standing in a stable stall, with a stone wall and a window with a grid pattern visible in the background. The lighting is dramatic, with strong highlights on the horse's face and neck, and deep shadows elsewhere.

– Savez-vous de quelle sorte de gens implacables  
vous vous êtes fait des ennemis ?

Après Napoléon, la royauté est rétablie  
en France. Une terrible menace pèse sur  
Antoine de Lavalette, comte de l'Empire,  
accusé de complot contre le roi.  
Joséphine et sa mère sont résolues  
à tout tenter pour le sauver.  
Y parviendront-elles ?

*L*a plus folle des **audaces**.

# JOSÉPHINE DE LAVALETTE

[www.casterman.com](http://www.casterman.com)

ISBN 978-2-203-06028-9

© Casterman 2008

Imprimé en Espagne par Edelvives.

Dépôt légal : mars 2008 ; D.2008/0053/151

Déposé au ministère de la Justice, Paris (loi n° 49.956 du 16 juillet 1949  
sur les publications destinées à la jeunesse).

Tous droits réservés pour tous pays.

Il est strictement interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie ou numérisation) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

Anne-Sophie Silvestre

*Joséphine*  
*de*  
*Lavalette*



**casterman**

Extrait de la publication



## 1. *Adieu, mes enfants*

Les tambours battirent, puis le silence se fit. Le seul bruit qu'on entendait était celui des drapeaux agités par le vent froid d'avril. Napoléon descendit l'escalier de pierre.

« Soldats, je vous fais mes adieux... »

Les soldats de la garde, alignés comme pour la plus parfaite des parades, étaient sombres et muets comme à des funérailles.

« Depuis vingt ans, je suis content de vous ; je vous ai toujours trouvés sur le chemin de la gloire... Soyez fidèles au nouveau roi que la France s'est choisi ; n'abandonnez pas notre chère patrie ! Aimez-la toujours, aimez-la bien... Je ne puis vous embrasser tous, mais j'embrasserai votre général... et le drapeau !... Adieu, mes enfants !... Mes vœux vous accompagneront toujours, conservez mon souvenir. »

C'était dans la cour de Fontainebleau, le 20 avril 1814. Napoléon quittait la France. Il partait pour l'île d'Elbe. Il nous quittait.

## 2. *Bon gré mal gré, notre nouvelle famille royale...*

La France était envahie. Des soldats russes et prussiens circulaient dans les rues de Paris. Nos vainqueurs, le tsar Alexandre et le roi de Prusse, choisirent notre nouveau gouvernement. Ils voulaient le retour de la monarchie. Ils appelèrent Louis XVIII, le frère de l'ancien roi Louis XVI, qui se trouvait alors quelque part en Angleterre.

Nous, les Français, nous assistions à ce chamboulement sur lequel nous n'avions pas notre mot à dire. Les sentiments étaient embrouillés, nous étions soulagés d'avoir la paix – on avait entendu le canon jusqu'aux portes de Paris – mais, pour beaucoup d'entre nous, voir finir l'Empire était une grande douleur.

Chez nous, les Lavalette, le chagrin prenait en plus une dimension personnelle. Mon père était un compagnon de la première heure de Napoléon, maman était la nièce de Joséphine, et moi, Joséphine de Lavalette, âgée de douze ans, comme tous les enfants nés sous l'Empire, j'avais l'impression de posséder une part de gloire à titre personnel.

Oui, je portais le même prénom que l'impératrice, et pour cause, elle était ma marraine.

Mon père était le ministre des Postes de Napoléon ; c'était une immense responsabilité qui témoignait de la confiance absolue de l'Empereur. En apprenant l'arrivée prochaine de la famille royale, ses amis s'inquiétèrent :

— Vous devriez quitter la France, monsieur de Lavalette,

au moins pour un temps. Après vingt-cinq ans d'exil et de frustration, ces royalistes reviennent impatients de revanche... On sait que vous étiez l'un des plus proches de l'Empereur, cela vous désigne à leur malveillance.

— Ce serait une désertion, répondait mon père. Mon devoir est de commander le service des Postes jusqu'à ce que le gouvernement de mon pays m'envoie un successeur officiel.

Sans changer aucune de ses habitudes, il continua à se rendre chaque matin à l'hôtel des Postes. Il attendrait dans son bureau que le roi lui indique son remplaçant. La Poste, c'était son œuvre. Il en avait fait l'administration la plus rapide et la plus efficace d'Europe, les autres pays essayaient de la reproduire chez eux, on venait même d'Amérique pour l'étudier. Il ne laisserait pas sa chère Poste à son sort. Mon père, plus qu'un serviteur de Napoléon, était un serviteur de l'État.

Au début de mai, notre nouvelle famille royale fit son entrée à Paris. *Nouvelle* n'est pas le mot juste, cette famille était au contraire très ancienne, elle avait régné sur la France pendant mille ans. Mais depuis vingt-cinq ans, elle s'était retirée et on les avait oubliés. Il s'était passé tant de choses pendant leur absence : la Révolution et Napoléon.

Donc, bon gré mal gré, nous redécouvrons les Bourbons. De cette antique lignée, il ne restait que cinq personnes. Deux vieux messieurs : le roi et son frère, le comte d'Artois. Leur nièce, la duchesse d'Angoulême. Et les deux fils du comte d'Artois. Il n'y avait pas d'enfant jeune. J'appris qu'on appelait le frère du roi : *Monsieur*, et sa nièce : *Madame* ; c'était, paraît-il, un usage de la royauté.

Des amis de mes parents nous accueillirent sur leur balcon devant lequel le cortège devait passer. La foule s'était massée le long du boulevard. Le roi arriva dans une voiture découverte tirée par huit chevaux, sa nièce assise à son côté. Quand sa

voiture apparut, il y eut quelques bravos, mais assez peu. Il n'y eut pas non plus de huées, ce qui après tout aurait pu arriver... J'eus l'impression que le sentiment dominant, pour moi comme pour les autres, était la curiosité.

Notre nouveau roi était prodigieusement gros, et il me sembla – mais sur ce balcon, nous n'étions pas tout près – que son visage était sévère et impassible. Je le trouvai très peu enthousiasmant.

Moi, celle qui m'intéressait, c'était sa nièce ; Madame, donc... Le roi et son frère, nous ne savions rien d'eux, sinon qu'ils avaient quitté la France quand la Révolution s'était faite menaçante pour eux. Madame, c'était différent.

Madame, c'était « l'orpheline du Temple », la fille de Louis XVI et de Marie-Antoinette, l'enfant blonde qu'on avait enfermée avec toute sa famille dans ce donjon planté au cœur de Paris. Elle avait vu son père et sa mère partir pour l'échafaud. On lui avait aussi enlevé son frère, le petit dauphin, sans lui dire où on l'emmenait. En fait, il n'était pas loin, il se mourait un étage plus bas ; mais cela, elle ne l'apprit que plus tard. Elle était restée seule. Et enfin, vers sa seizième année, en échange de prisonniers républicains, on lui avait permis de rejoindre en Autriche la famille de sa mère.

Son histoire faisait verser des larmes au monde entier. Elle était le membre de la nouvelle famille royale qu'on attendait avec le plus de sympathie.

Ce fut donc Madame que je portai toute mon attention. Je vis le profil d'une femme qui se tenait droite d'une façon presque exagérée. Elle regardait devant elle, sans jamais tourner les yeux vers les gens qui lui adressaient des mots de bienvenue... Je me sentis décontenancée, elle ne ressemblait pas à ce que j'avais imaginé... Pour tout dire, ce que j'avais imaginé s'apparentait à Rapunzel, la princesse aux cheveux d'or enfermée en haut d'une tour.

— Quel âge a-t-elle ? demandai-je à ma mère.

— Trente-six ans, je crois.  
— Ne trouvez-vous pas, maman, qu'elle est... distante ?  
— Ce moment n'est sûrement pas facile pour eux, répondit ma mère.

La façon dont le roi et Madame étaient habillés me troublait. Le roi portait une redingote à brandebourgs à la façon allemande. Et Madame, un drôle de manteau très large, serré à la taille par une haute ceinture.

— N'avez-vous pas l'impression, maman, qu'ils sont habillés comme des étrangers ?

— C'est un peu normal, dit ma mère, il y a plus de vingt ans qu'ils sont à l'étranger.

Maman n'éprouvait pas une indulgence particulière envers les Bourbons. Non, c'était son caractère. Elle trouvait des raisons à tout ce que faisaient les gens. Elle ne pouvait s'empêcher de s'imaginer à leur place.

Quelques minutes après le passage du roi, son frère arriva à cheval, suivi de ses fils. Le roi et Madame avaient paru froids et hautains, Monsieur rayonnait de bienveillance. Il prenait le temps de répondre à ceux qui le saluaient. Il avait l'air chez lui à Paris. Il était svelte et élégant, et chacun pouvait constater qu'à bientôt soixante ans, il montait encore très bien à cheval.

La bonne humeur de Monsieur et son air sincèrement heureux de nous retrouver me plurent, comme à beaucoup de Parisiens postés le long de ce boulevard car les applaudissements se firent plus joyeux. « Eh bien oui ! pensai-je, puisque nous allons désormais devoir vivre ensemble, autant que chacun y mette du sien... »

Le 13 mai au matin, un courrier apporta chez nous une lettre du roi. Louis XVIII annonçait que le comte Ferrand était nommé directeur général des Postes ; le roi remerciait monsieur de Lavalette pour le dévouement et la probité avec

lesquels il avait rempli jusqu'à présent ces fonctions ; *fait en notre palais des Tuileries, LOUIS, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre.*

Il n'y avait eu aucune intention tracassière dans la lenteur du roi à prendre cette décision. Au contraire, Louis XVIII arrivait avec le projet de gouverner la France de façon « paternelle » et de réconcilier – vaste programme – royalistes et bonapartistes. S'il avait tardé pour désigner le comte Ferrand, c'était tout simplement qu'il aimait prendre son temps.

Mon père, le pinceau à barbe dans une main et la lettre du roi dans l'autre, courut à la chambre de ma mère.

— Voyez, Émilie, c'est chose faite !

Pendant cette journée, il rédigea pour le comte Ferrand un état des comptes et des affaires en cours, qu'il déposa sur le bureau qui le soir ne serait plus le sien. Avant de partir, il serra la main aux employés qui, comme les grenadiers trois semaines plus tôt dans la cour de Fontainebleau, avaient les larmes aux yeux. Et il quitta son ministère à pied, son devoir accompli jusqu'à l'ultime minute.

Lui aussi avait le cœur fendu de quitter sa chère Poste. Mais la transmission des responsabilités s'était déroulée de la manière qu'il voulait. Dans l'ordre. Le gouvernement changeait, l'administration continuait. Dans ces circonstances bizarres, les états d'âme des uns et des autres ne devaient pas compter. Pas plus les siens que ceux des autres.

### 3. *L'étrange visite de la duchesse d'Angoulême*

J'étais élève de cinquième au collège de Sainte-Philomène, au village des Ternes, à l'ouest de Paris, un kilomètre après la barrière de l'Étoile. Comme toutes les élèves, j'étais interne ; mais celles dont la famille habitait Paris – c'était mon cas – rentraient chez elles le dimanche.

À la fin de mai, une nouvelle phénoménale – à l'échelle de notre collège – nous arriva. Madame, oui ! la nièce du roi, avait déclaré qu'elle prenait notre couvent de Sainte-Philomène sous sa protection, et qu'elle viendrait en personne nous rendre visite dans quelques jours.

Ça, c'était intéressant. Lors de son entrée dans Paris, j'étais placée loin et elle était passée vite. Cette fois, j'allais pouvoir l'observer de près.

Madame avait demandé à voir « toutes les élèves ». Il fut donc décidé que la rencontre aurait lieu dans la chapelle où nous avions chacune notre place. Cela m'allait tout à fait, ma place était près du chœur, je la verrais très bien.

Le grand jour, nous attendions dans la chapelle, droites, impeccables, nos robes d'uniforme repassées et amidonnées à tenir debout toutes seules. Mélanie, ma voisine de dortoir, m'avait coiffée si serré que les cheveux me tiraient à chaque mouvement. Je lui avais rendu la pareille.

Madame arriva par la porte latérale. Mère Jean, notre directrice, s'effaça pour la laisser passer, Madame entra avec un sourire et un mouvement de tête aimable pour la remercier.

Eh bien, pour l'apparence, je ne m'étais pas trompée... De près comme de loin, Madame n'était pas une princesse de conte. Pas question de flot de cheveux d'or. Elle avait le visage maigre, le menton et le nez un peu forts, et la taille un peu grosse. Et une autre chose se confirmait : elle ne savait pas du tout, mais alors pas du tout, s'habiller. Elle portait pourtant un très beau tissu, manifestement parisien, couleur *queue-de-paon*, donc incontestablement à la mode, mais sa robe avait exactement la forme d'une cloche. Et son chapeau ! Un chou-fleur trop bouilli écroulé...

— Chapeau à l'anglaise, soupira Mélanie, il n'y a pas pire !...

Je soupirai aussi, on était loin des gracieuses toilettes « à la grecque » mises à la mode par Joséphine. Enfin, maintenant qu'elle habitait Paris, elle ferait sans doute des progrès...

En revanche, le jour de son arrivée, j'avais trouvé Madame froide et hautaine, j'avais tort, elle était chaleureuse et bienveillante. Toutes les maîtresses vinrent lui faire leur révérence, elle adressa à chacune quelques mots amicaux, elle échangea même des sourires avec les plus jeunes des élèves. Mais tout se gâta pendant l'allocution de mère Jean.

— Madame, commença notre directrice, c'est pour nous toutes aujourd'hui une très grande émotion de recevoir dans notre école celle qu'on a appelée la fille du roi martyr...

Madame leva vivement les yeux et lança à notre directrice un regard presque hostile. Puis son visage se figea dans un masque lointain. Elle ne nous regardait plus, elle regardait au-dessus de nous, au loin, quelque part vers le fond de la chapelle. De toute évidence, elle n'écoutait plus mère Jean...

Nous étions toutes immensément surprises. Nous ne comprenions pas ce qui avait pu arriver. À l'exception du discours de mère Jean sur le thème du pardon et de la réconciliation — qui devenait d'ailleurs de plus en plus hésitant parce qu'elle aussi s'effarait du changement d'attitude de sa

visiteuse —, un silence absolu régnait dans la chapelle. Mère Jean termina tant bien que mal, et le silence qui suivit fut lourd comme un nuage d'orage.

Madame sembla soudain se souvenir que c'était à son tour de parler. Elle nous débita un rapide sermon dans lequel elle nous rappelait qu'elle avait pris notre couvent sous sa protection, et qu'elle entendait être notre mère à toutes. Elle voulait que ses filles soient sages, sérieuses et travailleuses. Elle nous recommandait de prier Dieu tous les jours et surtout d'être toujours fidèles au roi et à la monarchie.

Elle parlait d'une voix froide, monocorde, sans presque sembler nous voir. Elle avait hâte de finir. Hâte de s'enfuir. Le dernier mot prononcé, elle partit brusquement, laissant derrière elle tout le collège consterné, de la directrice aux plus petites des sixièmes.

Le samedi soir, mes parents vinrent me chercher pour ma sortie du dimanche. Ils avaient pris un fiacre. À peine montée dans la voiture, je commençai pour eux le récit de l'étrange visite de la duchesse d'Angoulême.

— Que disait mère Jean au moment où son attitude a changé ? demanda maman.

— Que nous étions émues de recevoir parmi nous la fille du roi martyr...

— C'est cela, dit maman.

— Quoi donc ? avons-nous interrogé ensemble, papa et moi.

— Depuis vingt ans qu'elle a échappé à sa prison, il ne doit pas se passer un jour sans qu'on lui dise : « C'est vous, l'orpheline du Temple, la fille du roi martyr ? Ma pauvre, comme vous avez dû souffrir... » J'imagine qu'elle n'a qu'un désir : être enfin Marie-Thérèse de France, et non pas uniquement et toujours l'orpheline du Temple... Avez-vous remarqué comme ses bons oncles, le roi et son frère, la poussent en avant ? Ils ont toujours l'air de dire : « Regardez

qui est avec nous : l'orpheline du Temple ! Soyez gentils avec elle – et avec nous par la même occasion –, elle a tant souffert... » Ces deux vieux renards savent bien qu'elle est une aubaine pour la famille royale, son malheur la rend sympathique aux Français... Les mots prononcés par mère Jean l'ont ramenée à son angoisse : le roi martyr, l'échafaud, la foule... Je comprends assez qu'elle ait eu envie de s'en aller.

— Émilie, dit papa, vous comprenez tout.